



UvA-DARE (Digital Academic Repository)

La survivance de Michelet

Creyghton, C.M.H.G.

[Link to publication](#)

Citation for published version (APA):

Creyghton, C. M. H. G. (2016). La survivance de Michelet: Historiographie et politique en France depuis 1870.

General rights

It is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), other than for strictly personal, individual use, unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Disclaimer/Complaints regulations

If you believe that digital publication of certain material infringes any of your rights or (privacy) interests, please let the Library know, stating your reasons. In case of a legitimate complaint, the Library will make the material inaccessible and/or remove it from the website. Please Ask the Library: <http://uba.uva.nl/en/contact>, or a letter to: Library of the University of Amsterdam, Secretariat, Singel 425, 1012 WP Amsterdam, The Netherlands. You will be contacted as soon as possible.

1. Jules Michelet, historien aux multiples visages

« Quand nous pensons à Michelet, à quel Michelet pensons-nous ? À l'historien classique, au narrateur d'Hannibal, des Croisades ? Au philosophe historien, traducteur et commentateur de Vico et de Grimm ? À l'orateur du Collège de France, moraliste, apôtre et révolutionnaire ? À l'historien pamphlétaire, qui raconte la politique des cours, les Valois, les Bourbons ? Au poète, au naturaliste enivré, qui chante l'amour, la femme, la Mer ? Au vieillard désespéré qui s'isole et maudit le siècle ? Que d'hommes rassemblés sous ce vocable unique – Michelet ! »

Daniel Halévy, 1928¹

La naissance d'un historien

Avant de se poser la question de la postérité de Michelet, il en est une autre qui nous vient à l'esprit, celle que l'historien Daniel Halévy a soulevée en 1928 au début de son étude sur Michelet. Quel est cet auteur qu'en effet on lisait, interprétait et réinterprétait à son gré et dont l'œuvre suscitait tant d'appropriations, de récupérations et de réutilisations ? Michelet a amplement raconté dans ses œuvres son enfance et ses origines et il nous a laissé un grand nombre de notes personnelles qui relatent sa vie intime et ses convictions les plus profondes. Michelet est un sujet fécond à biographier comme il y en a sans doute peu parmi les historiens. Surtout depuis l'ouverture en 1950 des liasses conservées à l'Institut qui sous le titre de « Journal intime » contenant ses papiers les plus personnels, des biographies et des études de son œuvre se sont succédées à un rythme soutenu.² Dans ce chapitre, il ne s'agit pas de réitérer ce qui a été dit ail-

¹ Daniel HALÉVY, *Jules Michelet*, Paris, Hachette, 1928, p. 5-6.

² Les biographies les plus récentes de Michelet sont : Éric FAUQUET, *Michelet ou la gloire du professeur d'histoire*, Paris, Cerf, coll. « Passages », 1990 ; Arthur MITZMAN, *Michelet Histo-*

leurs de façon plus étendue, mais seulement d'inventorier les multiples facettes du personnage et de son œuvre afin de pouvoir estimer leur « malléabilité », c'est-à-dire la possibilité de les transférer et de les adapter à d'autres contextes.

Michelet (1798-1874) est, selon ses dires, issu du peuple, et comme il aimait à le souligner, il l'est resté.³ Il est le fils d'un petit imprimeur révolutionnaire ardent comme tant d'autres modestes pionniers de l'écrit dans ces années arrivés de sa province à Paris en 1792 et qui s'était établi dans une église confisquée par l'État. Bien que relativisée par ses biographes, qui ont mis en évidence les stratégies de promotion sociale des familles de ses parents, cette origine populaire a été très importante pour Michelet.⁴ L'historien a mis en avant ses racines des quartiers populaires de la capitale à la fois comme motif de sa solidarité avec le peuple et comme légitimation de sa parole au nom celui-ci. Quand, à partir des années 1840, il se fait l'interprète des plaintes de ceux qui ont trop peu profité des progrès industriels et qui de surcroît sont dépourvus de droits politiques, il invoque de plus en plus son histoire personnelle. Il est néanmoins conscient que son éducation lui a en partie aliéné du peuple.⁵

À l'âge de douze ans, ses parents l'envoient apprendre le latin, espérant ainsi que, lui du moins, échappera, grâce à l'éducation, à la situation misérable que son père doit subir due aux restrictions impériales sur l'imprimerie. Il fréquentera ensuite le lycée Charlemagne, où il obtient le baccalauréat et trois prix au Concours général. Malgré la méfiance de son père contre tout ce qui est clérical, il se fait baptiser, peut-être tout simplement par affection pour Madame Hortense Fourcy, la voisine qui avait pris soin de lui après la mort de sa mère, peut-être pour faciliter sa carrière dans l'enseignement sous la Restauration, mais peut-être aussi par conviction. Le baccalauréat, puis en 1819 le doctorat et en 1821 l'agrégation de lettres, préparés tout seul, lui donnent accès à des postes de l'enseignement. Quoique son intérêt le porte plus vers la philosophie, il est

rian. *Rebirth and Romanticism in Nineteenth-Century France*, New Haven, Yale University Press, 1990 ; Paule PETITIER, *Jules Michelet. L'homme histoire*, Paris, Grasset, 2006 ; Paul VIALLANEIX, *Michelet. Les travaux et les jours, 1798-1874*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1998. Ce chapitre sera en grande partie basé sur ces quatre œuvres. Le seul à avoir accès à la totalité des papiers de Michelet avant 1950, pour des raisons qui sont expliquées plus bas, fut Gabriel Monod. Il en tira l'œuvre la plus documentée sur la vie de Michelet, quoique sa mort précoce l'empêchât d'achever son travail. Gabriel MONOD, *La vie et la pensée de Jules Michelet, 1798-1852. Cours professé au Collège de France*, 2 vols., Henri HAUSER et Charles BÉMONT (éd.), Paris, E. Champion, 1923.

3 Jules MICHELET, *Le peuple*, Paul VIALLANEIX (éd.), Paris, Flammarion, 1992, p. 72.

4 Pour cette relativisation : É. FAUQUET, *Michelet ou la gloire du professeur d'histoire..., op. cit.*, p. 19-23.

5 En témoigne la première leçon de sa série de cours au Collège de France de l'année 1848, tenue le 16 décembre 1847 : Jules MICHELET, *Cours au Collège de France, 1838-1851. II, 1845-1851*, Paul VIALLANEIX, Oscar A. HAAC et Irène TIEDER (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1995, p. 266.

nommé professeur d'histoire au collège Sainte-Barbe, institution d'ailleurs royaliste. C'est dans le cadre de cet enseignement qu'il écrira ses premiers ouvrages, un *Tableau chronologique* et des *Tableaux synchroniques de l'histoire moderne, 1453-1789*, publiés en collaboration avec d'autres jeunes professeurs d'histoire parisiens qui désirent professionnaliser leur métier en utilisant de nouveaux manuels adaptés.⁶ Son insertion dans la vie adulte, comme il le dit lui-même, s'achève par son mariage avec Pauline Rousseau, assistante de Madame Hortense, de six ans son aînée et déjà enceinte de leur premier enfant, Adèle.⁷ En 1824, Michelet a donc la responsabilité d'une famille, une situation professionnelle stable et des revenus assurés quoique modestes.

Cependant son poste de Sainte-Barbe lui ouvre surtout les portes du monde intellectuel. Son ancien professeur de français au lycée Charlemagne, Abel-François Villemain, qui n'est que de deux ans son aîné, l'introduit dans les cercles libéraux, où il fait bientôt la connaissance de Victor Cousin, le philosophe éclectique qui continue en privé son enseignement après que le gouvernement l'a destitué de la chaire de la Sorbonne. C'est chez Cousin que Michelet rencontre Edgar Quinet, alors jeune étudiant en lettres et en droit. C'est à cette époque qu'une remarque anodine de Cousin suscite son intérêt pour Giambattista Vico, philosophe de l'histoire obscure et peu connu du XVIII^e siècle. Il se met alors à traduire la *Scienza nuova* du philosophe italien, encouragé par Cousin qui incite parallèlement Quinet à faire la traduction de *Idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité* de Johann Gottfried von Herder. Ce n'est pas par hasard que les deux jeunes hommes et futurs compagnons d'armes partagent un intérêt pour une pensée se trouvant à mi-chemin entre l'histoire et la philosophie. Pour maints jeunes intellectuels des années 1820, nés trop tard pour avoir vécu consciemment la grande Révolution, l'histoire fournit un substitut aux actions glorieuses de leurs pères et une compensation à l'interdiction dont ils sont frappés par la Restauration de faire de la politique. Ils s'appellent François Guizot, Prosper de Barante, Augustin et Amédée Thierry, Adolphe Thiers, François Mignet. L'histoire leur permet de repenser la rupture douloureuse et déconcertante des années passées.⁸ Pour ce qui est de leur prédilection artistique, c'est le romantisme qui était dans l'air : bien qu'associé

6 Jules MICHELET, *Tableau chronologique de l'histoire moderne, 1453-1789*, [Paris], Louis Colas et Dondey Dupré, 1825 ; Jules MICHELET, *Tableaux synchroniques de l'histoire moderne, 1453-1648*, [Paris], Louis Colas, 1826. Ces deux œuvres sont éditées dans : Jules MICHELET, *Œuvres complètes, 1, 1798-1827*, Paul VIALLANEIX (éd.), Paris, Flammarion, 1971.

7 Dans une lettre à ses tantes, il défend son choix d'épouser Pauline en arguant qu'il aura ainsi une position sociale assurée et un ménage bien organisé. Voir : P. VIALLANEIX, *Michelet. Les travaux et les jours...*, *op. cit.*, p. 66-69.

8 Peter FRITZSCHE, *Stranded in the Present. Modern Time and the Melancholy of History*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2004 ; François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2003, p. 77-107.

Due to copyright restrictions, the image inserted here in the printed thesis cannot be reproduced in the digital thesis.

Image 1 : Jules Michelet par Thomas Couture, huile sur toile, 1843.

d'abord à un royalisme et un catholicisme dévots, l'aspiration à la liberté individuelle faisait évoluer une grande partie de ses représentants vers le libéralisme. Et c'est, inversement, l'imagination romantique qui fournit aux historiens les instruments littéraires pour la création d'une écriture historique nouvelle qui saurait éclairer les temps nouveaux.⁹

Pour Michelet, cette nouvelle écriture historique a tout d'abord besoin d'une base philosophique. Cette base, il la trouve dans l'œuvre énigmatique de Vico, qu'il n'interprète cependant que partiellement. Ce qui l'attire particulièrement chez Vico, c'est en premier lieu son ambition à créer une science humaine exhaustive qui prend en compte des phénomènes linguistiques et des développements juridiques et institutionnels pour arriver à une histoire des mœurs. Cet intérêt étendu pour les institutions – costumes, fêtes, hiérarchie sociale – marquera désormais l'œuvre historique de Michelet. Or si les mœurs et les institutions comptent en histoire, il s'ensuit que l'homme crée lui-même le monde dans lequel il vit. C'est en effet une autre idée centrale de Vico que Michelet

9 Jo TOLLEBEEK, *De illusionisten. Geschiedenis en cultuur in de Franse Romantiek*, Louvain, Universitaire Pers Leuven, coll. « Symbolae Facultatis Litterarum Lovaniensis », 2000.

reprend et résume ainsi : « l'homme est son propre Prométhée ».¹⁰ Cette idée s'accorde avec un volontarisme libéral et peut fournir un argument pour justifier la Révolution française, alors la tâche principale de l'historiographie. Michelet laisse toutefois de côté l'idée de Vico, d'origine classique, d'une histoire cyclique dans laquelle l'élan d'une société est fatalement suivie de son déclin. Ce sont des raisons non nécessairement historiographiques mais politiques c'est-à-dire que c'est encore la Révolution qui aurait changé définitivement le monde qui ont incité Michelet à croire à un mouvement linéaire en histoire. En 1827 sa traduction et son commentaire de la *Scienza nuova* paraissent et l'année suivante il explore ses nouvelles idées théoriques et méthodologiques dans le *Précis de l'histoire moderne*, rédigé comme les tableaux publiés auparavant à un usage scolaire.¹¹

Vico assure le renom du jeune professeur, ce qui lui vaut un poste à l'École normale qui se rouvrira en 1827 sous le nom d'École préparatoire. Il a un mandat double pour l'enseignement de la philosophie et de l'histoire, ceci lui permet de continuer à travailler dans la direction prise avec la traduction de Vico. Malgré ses contacts avec l'opposition libérale, il s'avère d'ailleurs assez fidèle au régime pour se faire engager comme précepteur de la petite-fille de Charles X. Mais bientôt il lui faut choisir : au cours de l'année 1830, la cour et les libéraux s'affrontent directement et c'est le roi qui enfin doit s'avouer vaincu lors des « trois glorieuses ». Cet « éclair de juillet » de 1830, que Michelet invoque en 1869 comme le grand souffle inspirateur de son *Histoire de France*, réalise les aspirations à l'action politique de la génération des opposants libéraux et romantiques. Guizot échange sa plume d'historien pour le portefeuille de l'instruction publique et se pose à terme en chef de gouvernement effectif ; Thiers prend les affaires étrangères. D'autres ne se lancent pas dans la politique, mais renforcent leur position sociale en profitant de la redistribution des fonctions. Cousin est ainsi élu au Collège de France, tandis que Michelet devient chef de la section historique aux Archives du royaume, ce qui lui donne accès aux fonds qui vont prendre une grande signification pour son œuvre. En plus, il est nommé précepteur de la fille de Louis-Philippe, ce qui fait de lui, encore plus qu'auparavant, un grand habitué de la Cour, mais la Cour reprise par Orléans. Avec son élection en 1838 à la chaire d'histoire et de morale au Collège de France et à l'Académie des sciences morales et politiques, il atteint le sommet de la hiérarchie universitaire.

¹⁰ Entre autres dans : Jules MICHELET, « Préface de 1869 », in *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 4, Paul VIALLANEIX et Robert CASANOVA (éd.) Paris, Flammarion, 1974, p. 13.

¹¹ Giambattista VICO et Jules MICHELET, *Principes de la Philosophie de l'Histoire*, Paris, Jules Renouard, 1827, repris dans : J. MICHELET, *Œuvres complètes*, 1, 1798-1827..., *op. cit.* ; Jules MICHELET, *Précis de l'histoire moderne*, Paris, Louis Colas et Louis Hachette, 1828, repris dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 2, 1828-1831, Paul VIALLANEIX (éd.), Paris, Flammarion, 1972.

Cette intégration professionnelle dans l'élite de la monarchie de Juillet s'accompagne pourtant d'une prise de distance intellectuelle avec les libéraux et avec Cousin, ce qui conduit Michelet à terme à une position critique en matière politique. En témoigne le petit livre très important aux yeux de Michelet lui-même, *Introduction à l'histoire universelle*.¹² En présentant l'histoire humaine comme une lutte séculaire d'affranchissement de la fatalité naturelle, il y développe son idée dérivée de Vico que l'homme crée son propre monde. Cette lutte qui initialement s'est jouée en Inde s'est déplacée au cours de l'histoire de l'est à l'ouest, pour s'achever en France avec la Révolution. Le fascicule est particulièrement bien reçu dans les milieux d'extrême-gauche du spectre politique : les républicains. Mais le rejet du fatalisme et du déterminisme historique implique que le livre heurte l'hégélien Cousin et son entourage.

Parallèlement à l'*Introduction à l'histoire universelle*, Michelet met en pratique dans l'*Histoire de la république romaine*, son premier grand ouvrage historique écrit à partir de ses cours à l'École préparatoire, les propositions de Vico pour une histoire englobante des institutions et des mœurs.¹³ Deux ans plus tard paraissent les deux premiers tomes de son chef-d'œuvre, l'*Histoire de France* qu'il n'achèvera qu'en 1867. Comme pour l'*Histoire de la république romaine*, il en avait testé des fragments devant ses élèves à l'École préparatoire. D'ailleurs, pour cette tâche immense qui lui incombe, il fait appel aux plus doués d'entre eux, qui deviennent ses assistants dont la tâche est de résumer des lectures, et organiser des sources utiles. La maison de Michelet se transforme ainsi en un atelier d'historiographie, où sont produits entre 1833 et 1841 six tomes couvrant la période de l'époque gallo-romaine jusqu'à la fin du moyen âge. Avec cette œuvre, Michelet s'impose définitivement comme un historien avec qui il faut compter dans le champ intellectuel de son époque.

Un historien dont on pouvait encore attendre de grandes choses, c'est ce que Michelet était devenu au milieu des années 1830 après une ascension sociale rapide qui lui avait donné accès au noyau élitair politique et culturel du pays. Son éveil politique, par contre, est venu assez tard ; il n'y a pas de traces d'un intérêt politique développé avant sa rencontre avec Cousin. Ensuite, ses convictions ne semblent pas très différentes de celles de son entourage. Sous la Restauration des ultras, il est membre de l'opposition libérale qui se trouve du côté gagnant en 1830. Sans doute est-il plus libéral et constitutionnaliste que républicain, le parti républicain n'étant en ces années qu'une opposition marginale à l'extrême gauche manquant de toute légitimité officielle ou de tout appui institutionnel. Michelet est marqué par le romantisme, mais il se tient un

¹² Jules MICHELET, *Introduction à l'histoire universelle*, Paris, Hachette, 1831, repris dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 2, 1828-1831..., *op. cit.*

¹³ Jules MICHELET, *Histoire romaine. Première partie: République*, 2 vols., Paris, Hachette, 1831, repris dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 2, 1828-1831..., *op. cit.*

peu à l'écart de la plupart des historiens et littéraires qui le représentent. Même ambiguïté dans le domaine religieux : quoique l'abbé Douhaire du très catholique *Univers* juge l'*Histoire de France* « pas chrétien », il attend à ce que Michelet « [soit] bientôt de la famille ».¹⁴

Ressusciter le passé

C'est en faisant un retour en arrière que Michelet, dans sa préface de 1869 pour une nouvelle édition de l'œuvre entière, formule l'ambition de son *Histoire de France* : « Non plus de raconter seulement ou de juger, mais *d'évoquer, refaire, ressusciter* les âges ».¹⁵ D'une part, le mot de « résurrection » pour décrire l'activité historique est un *topos* romantique qu'on retrouve chez plusieurs contemporains de Michelet. Barante l'a aussi employé et Victor Hugo a déclaré dans la préface programmatique de son drame *Cromwell* : « Ainsi le but de l'art est presque divin : ressusciter, s'il fait de l'histoire ; créer, s'il fait de la poésie ».¹⁶ Évoquer une représentation vivante du passé, lui redonner vie par leur imagination, c'est ce que les romantiques, inspirés des romans de Walter Scott, se donnent comme tâche. Cependant, sous la plume de Michelet, le mot de « résurrection » renvoie aussi à ses idées empruntées à Vico que la société passée est un tout organique, créée par l'homme, dont on ne peut que rendre compte par une reconstitution intégrale. D'autre part cette ambition de Michelet trouve sa racine dans quelques expériences formatrices de sa jeunesse qui, raconte-t-il à plusieurs endroits, ont éveillé sa vocation d'historien.

D'abord, enfant, les promenades solitaires au Père-Lachaise, un cimetière tout neuf à cette époque, et où plus tard il enterra sa première femme et son père.¹⁷ Ses marches dans cet endroit lui permettaient d'échapper à la misère de la maison et au monde des vivants en général. Il avait eu des expériences similaires en visitant, avec sa mère, le Musée des monuments français qu'Alexandre Lenoir avait aménagé en 1795 dans le couvent des Petits-Augustins pour héberger des fragments de sculpture médiévale et des tombeaux de nobles échappés à l'iconoclasme révolutionnaire.¹⁸ En fréquentant les tombes, sa familiarité de la mort nourrissait son travail d'historien. Les archives deviennent de même

14 Article de l'abbé DOUHAIRE, *L'Univers*, 1 janvier 1834, repris dans : J. MICHELET, *Œuvres complètes*, 4.... *op. cit.*, p. 728-732, citation de p. 732.

15 J. MICHELET, « Préface de 1869 » ..., *op. cit.*, p. 15, en italique dans le texte.

16 Victor HUGO, « Préface de Cromwell », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. Critique*, Jacques SEEBACHER et Guy ROSA (éd.), Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1985, p. 26.

17 Sur cette expérience : J. MICHELET, « Préface de 1869 » ..., *op. cit.*, p. 17.

18 Michelet raconte amplement cette expérience à deux reprises. La première fois dans la lettre ouverte à Edgar Quinet qui forme la préface au *Peuple*. J. MICHELET, *Le peuple*..., *op. cit.*,

pour lui un foyer où il peut entrer en contact intime avec les morts. Dans ces « galeries solitaires », il entend les murmures des papiers entassés : « Les souffrances lointaines de tant d'âmes étouffées dans ces vieux âges se plaignaient à voix basse ».¹⁹ Écrire l'histoire devient, par conséquent, écrire leur histoire, celle de ces morts qui n'ont laissé d'autres traces de leur vie que des papiers. Et ressusciter le passé par l'écriture de l'histoire est alors les ressusciter eux, donner une voix à ces morts muets que l'historien seul peut entendre, tâche qui ainsi devient une mission morale, l'acquittement d'une dette : « C'est dans la ferme foi, l'espoir en la justice qu'ils ont donné leur vie. Ils auraient droit de dire : « Histoire ! compte avec nous. Tes créanciers te somment ! Nous avons accepté la mort pour une ligne de toi » ».²⁰

Dès les tomes sur le moyen âge, Michelet puise amplement dans les archives du royaume et les autres fonds de sources originales, souvent encore inexplorées. Dans sa préface de 1869, il prétend même avoir été le premier à avoir bâti son récit historique sur une base documentaire solide. C'est sans doute aller un peu vite : au dix-huitième siècle, l'érudition historique avait fleuri, notamment dans les milieux des mauristes et des jésuites, qui avaient entrepris les premiers grands chantiers français d'édition de sources. Mais il est indéniable que Michelet a effectué d'amples recherches documentaires pour son *Histoire de France* dans les archives et dans les bibliothèques sur tout le territoire français ; il n'a pas hésité à se déplacer pour s'informer sur le commerce flamand de la fin du moyen âge ou sur la Renaissance italienne. L'usage que fait Michelet des archives peut toutefois sembler bien hétéroclite aux yeux d'un historien moderne, puisqu'il n'utilise pas les sources d'archives comme simple documentation ou source d'information, ni comme justification de ses propos. « On m'a blâmé parfois d'avoir cité trop rarement », se défend-il dans une préface à l'*Histoire de la Révolution française* écrite en 1868 : « Je l'aurais fait souvent, si mes sources ordinaires avaient été des pièces détachées. Mais mon soutien habituel, ce sont ces grandes collections où tout se suit dans un ordre chronologique. [...] Pour les choses imprimées et les sources vulgaires, les renvois peu utiles ont l'inconvénient de couper le récit et le fil des idées. C'est une vaine ostentation d'émailler constamment sa page de ces renvois à des livres

p. 67-68. Une deuxième fois dans : Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, II, Gérard WALTER (éd.) Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 56, 1989, p. 538-539.

19 J. MICHELET, « Préface de 1869 » ..., *op. cit.*, p. 24. Il avait rendu compte une première fois de ses expériences dans les archives dans un texte inséré à la fin du livre IV de son *Histoire de France*, premier livre pour lequel il put effectivement utiliser des sources d'archives. J. MICHELET, *Œuvres complètes*, 4..., *op. cit.*, p. 611-614.

20 J. MICHELET, « Préface de 1869 » ..., *op. cit.*, p. 24.

connus ».²¹ Pour Michelet, les archives servent surtout à éveiller l'imagination. Ils fournissent une entrée dans le monde des morts.

Si Michelet n'était peut-être pas le premier à baser son histoire sur des sources originales, il a, par contre, bel et bien été le premier à introduire un tableau géographique dans son *Histoire*, élément souvent repris depuis. Il l'insère après les deux premiers livres, dédiés à l'époque gallo-romaine et les grandes invasions, juste avant d'amorcer le récit sur le moyen âge et le règne des Capets. Plan du terrain où l'histoire va se dérouler, le tableau est en même temps le programme de cette histoire, la synthèse par avance.²² Pour Paule Petitier, le tableau géographique révèle l'ambition de Michelet à une science englobante, où l'histoire et les sciences naturelles s'informent mutuellement.²³ Cette insertion de l'histoire dans un cadre géographique conduit Michelet, selon Oscar Haac, à retomber dans un déterminisme géographique qui serait en contradiction avec sa foi dans la liberté humaine.²⁴ Or Michelet croyait lui-même avoir résolu ce conflit par le principe prométhéen de Vico : la géographie n'est pas un carcan donné et immuable de la vie des hommes, mais un milieu matériel constamment travaillé et modelé par ceux qui y vivent. Comme la nourriture, le vêtement et l'architecture, il constitue le côté matériel de l'histoire.

Côté qui ne représente d'ailleurs que la moitié de l'histoire que Michelet a voulu écrire, selon sa préface de 1869, où il plaide pour une histoire à la fois plus matérielle et plus spirituelle.²⁵ La géographie et l'histoire des conditions matérielles de la vie doivent donc être complétées par celle des idées et des mœurs par lesquelles l'homme crée la société. De ce côté spirituel Michelet avait déjà esquissé le plan dans son *Introduction à l'histoire universelle*, récit sur l'affranchissement de l'humanité aboutissant en France à la prise de pouvoir par le peuple qui devient l'agent d'une nouvelle histoire de la liberté. *L'Histoire de France* peut être lu comme un développement de la thèse de *l'Introduction* que Michelet publiait juste avant d'amorcer cet énorme projet. En désignant le peuple comme l'agent historique au-dessus de tout, considérant les acteurs individuels seulement comme représentants du peuple, Michelet écrit une histoire nationale de plein droit. C'est par son action collective que le peuple se constitue en nation et c'est parce que la Révolution a consommé l'élan du peuple qu'on ne peut désormais écrire l'histoire selon Michelet que comme le récit de cet élan. Il s'ins-

21 Jules MICHELET, « Préface de 1868 », in *Ibid.*, *Histoire de la Révolution française*, 1, Gérard WALTER (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 55, 1987, p. 14.

22 Paule PETITIER, *La géographie de Michelet. Territoire et modèles naturels dans les premières œuvres de Michelet*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire des sciences humaines », 1997, p. 7-8.

23 *Ibid.*, p. 262-266.

24 Oscar A. HAAC, *Les principes inspirateurs de Michelet. Sensibilité et philosophie de l'histoire*, New Haven, Yale University Press, coll. « Yale Romanic studies », n° 2, 1951, p. 154-156.

25 J. MICHELET, « Préface de 1869 » ..., *op cit.*, p. 13.

crit par cela dans le mouvement intellectuel continental de la découverte de la nation comme sujet de l'histoire et de l'érection de l'histoire en légitimation de la nation.²⁶ Nation unifiée, la France est assimilée dans l'œuvre de Michelet à « une âme et une personne », de nouveau une métaphore d'usage que Michelet élabore cependant dans une direction tout à fait originale.²⁷ Que la France soit une personne, cela revient à dire qu'elle est un tout organique qui croît physiquement et spirituellement à partir d'un noyau embryonnaire.²⁸ Histoire et biologie, histoire et biographie sont alors fondues ensemble dans l'*Histoire de France* dans un style lyrique qui frôle parfois l'exaltation.

C'est pourquoi le journaliste Léon Faucher, dans l'organe des libéraux *Le Constitutionnel*, qualifia ce « monument de style autant que de science » d'« une explication de la France ».²⁹ Aussi Henry Roger, dans le *Journal du commerce*, loue-t-il Michelet pour son audace et émet-il l'espoir que « de cette poussière des archives, noble et belle poussière, il fera sortir enfin une bonne histoire nationale », dont il juge la fabrication apparemment nécessaire pour la nation.³⁰ Cependant, il signale aussi son « imagination riche ; trop riche peut-être ».³¹ Xavier Marmier, dans la *Revue des deux mondes*, partage cette appréciation des premiers tomes de l'*Histoire de France* : des éloges de l'audace de son entreprise, de la documentation fouillée et de la perspicacité de sa vision sur les époques historiques se mêlent à l'estimation mitigée de son style : « C'est une surabondance de chaleur et de vie. Son style étonne, éblouit, fascine. Il oublie trop souvent qu'en sa qualité d'historien, il doit nous instruire ; et au lieu de nous exposer gravement et succinctement les faits, il semble prendre plaisir à nous entraîner à travers une suite de tableaux merveilleux qu'il attache les uns après les autres, sans les avoir quelquefois complètement achevés ».³²

Il est clair que d'emblée l'histoire décrite par Michelet ne pouvait trouver son apothéose que dans l'épisode révolutionnaire. Mais le bilan à en tirer n'est pas aussi manifeste. Le flottement politique et religieux de Michelet se

26 Stefan BERGER et Chris LORENZ (éd.), *Nationalizing the Past. Historians as Nation Builders in Modern Europe*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010.

27 Michelet emploie cette métaphore entre autres dans : J. MICHELET, « Préface de 1869 » ..., *op. cit.*, p. II. Elle apparaît pour la première fois dans : J. MICHELET, « Introduction à l'histoire universelle », in J. MICHELET, *Œuvres complètes*, 2, 1828-1831..., *op. cit.*, p. 247.

28 Sur la métaphore de la personne chez Michelet : Sylvain VENAYRE, *Les origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation*, Paris, Seuil, 2013, p. 91-95.

29 Article de Léon FAUCHER, *Le Constitutionnel*, 13 janvier 1834, repris dans : J. MICHELET, *Œuvres complètes*, 4..., *op. cit.*, p. 732-735, citations de p. 732 et 735.

30 Article d'Henry ROGER, *Journal du commerce*, 13 février 1834, repris dans : J. MICHELET, *Œuvres complètes*, 4..., *op. cit.*, p. 752-756, citation de p. 753.

31 *Ibid.*, p. 754.

32 Article de Xavier MARMIER, *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1835, repris dans : J. MICHELET, *Œuvres complètes*, 4..., *op. cit.*, p. 844-851, citation de p. 850.

reflète dans son œuvre historique toujours écrite à la lumière du présent. Cela se remarque notamment dans les parties sur le moyen âge, écrites dans une première version entre 1833 et 1843. Michelet les retravaillera jusqu'aux années 1860, après que les expériences quarante-huitardes l'avaient amené à un républicanisme fermement anti-clérical. Dans son étude des « moyens âges de Michelet », Jacques Le Goff identifie dans les différentes éditions de l'œuvre trois représentations différentes de cette époque.³³ Au départ, Michelet dépeint un beau moyen âge, à la mode des romantiques. Le christianisme y est encore présenté comme une force positive, inspirateur de l'art et instigateur des fêtes qui donnent rythme et orientation à la société. Au fur et à mesure que Michelet se pose en orateur républicain l'image qu'il brosse de cette époque se noircit. Le moyen âge devient alors un repoussoir pour les temps modernes : la Renaissance, la Réforme et surtout la Révolution. Puis, dans les années 1860, quand Michelet tire de son désenchantement de l'expérience républicaine avortée une nouvelle vision de la société, le moyen âge finit par représenter pour lui le satanique voire le luciférien, c'est-à-dire la source dont jaillissent les facultés prométhéennes de l'humanité.³⁴ Cette vue du moyen âge n'est plus, à proprement parler, historique mais tournée vers l'avenir, s'insérant, pour Michelet, dans la recherche d'un renouveau religieux au-delà de la critique du christianisme. La superposition de ces trois aspects du moyen âge dans l'œuvre michelétienne est un indice de la polysémie foncière de cette œuvre, corollaire des transformations profondes de ses convictions au cours de sa longue vie et des changements dans ses procédés d'écriture.

L'apogée de l'orateur

Le premier changement majeur est causé par le passage de Michelet de l'École normale à la chaire d'histoire et de morale du Collège de France en 1838. Cette promotion vers le sommet de la hiérarchie académique le transforme en personnage public, mais implique aussi que ses possibilités traditionnelles de recruter des élèves-assistants se tarissent. Pour l'instant, il continue seul l'entreprise de l'*Histoire de France*, pris entre la préparation de ses cours, l'éducation de ses deux enfants et l'obligation de répondre au courrier croissant que ses admirateurs – et surtout ses admiratrices – lui adressent. Parmi elles, Adèle Dumesnil,

33 Jacques LE GOFF, « Michelet et le Moyen Age, aujourd'hui », in J. MICHELET, *Œuvres complètes, 4...*, op. cit., p. 45-63 repris comme « Les Moyen Age de Michelet » dans : Jacques LE GOFF, *Pour un autre Moyen Age. Temps, travail et culture en Occident. 18 essais*, Paris, Gallimard, 1977, p. 23-47.

34 *Ibid.*, p. 57.

qui accompagne à Paris son fils Alfred Poullain-Dumesnil et un de ses amis de classe, Eugène Noël. Grâce à une lettre de recommandation de leur professeur d'histoire, Adolphe Chéruel, ancien élève de l'historien à l'École normale, ils rencontreront Michelet. Celui-ci sa femme Pauline était décédée depuis 1839 aura une liaison avec Adèle, gravement malade, et qui elle aussi mourra dans la maison de Michelet. Quant à Alfred, il épousera la fille de Michelet, appelée elle aussi Adèle, et deviendra pendant une dizaine d'années le principal assistant de l'historien avant d'entrer au service d'Alphonse de Lamartine. Trois ans après l'arrivée de Michelet au Collège de France, son ami Edgar Quinet vient l'y rejoindre ainsi que le poète polonais Adam Mickiewicz, qui enseigne la littérature slave. Très vite des foules d'étudiants romantiques et radicaux afflueront vers cette docte institution vénérable, attirées par le trio contestataire.

En effet dans ces années-là, les espoirs nés en juillet 1830 avaient été définitivement enterrés, puisqu'il ne pouvait plus faire de doute que le régime de Guizot signifiait l'immobilité d'un juste milieu. Peu après 1830, des groupes à l'extrême gauche du spectre politique avaient exhumé l'idée d'un régime sans roi, discrédité par l'anarchie des années révolutionnaires.³⁵ Ce que ces républicains de la première heure avaient en commun, malgré leurs divergences, c'était un patriotisme ardent et un anticléricalisme virulent. La république était une promesse de restaurer la grandeur perdue en 1815, de délivrer la société de l'influence cléricale et de réaliser l'égalité politique et sociale conjurée par les libéraux. Dans les années 1840, la république s'imposa, pour la première fois depuis 1799, comme une option politique réaliste.

Cet avènement républicain, certes encore limité, entraîne Michelet vers la gauche ; ce glissement s'est accompagné à terme d'une démarcation du milieu libéral d'universitaires, d'hommes politiques et d'historiens dont son entrée vingt ans auparavant avait scellé son ascension sociale. Cette prise de distance se formalise en 1845 par sa démission du poste de précepteur à la cour. En retour, il gagne un nouveau cercle social dont il s'impose bientôt comme l'un des leaders de journalistes radicaux, théoriciens sociaux, étudiants turbulents et exilés politiques venant de tous les coins de l'Europe. Sous l'influence du romantisme social, Michelet élabore plus ou moins définitivement à cette époque sa pensée sociale, spécifiant au cours des décennies suivantes ses idées sur la façon de réaliser ses idéaux. À un moment donné, il flirte avec le saint-simonisme, qu'il écarte bien vite, le jugeant trop dogmatique et trop peu apte à favoriser la liberté individuelle. Son dévouement à la cause de la liberté individuelle, résidu persistant de son passage par le libéralisme, se reflète aussi dans le choix de sa première cible : le cléricanisme, personnifié par la figure du jésuite.

35 Philippe DARRIULAT, *Les patriotes. La gauche républicaine et la nation, 1830-1870*, Paris, Seuil, 2001, p. 13-26.

En 1843, Quinet et Michelet dédient tous deux leurs cours à la lutte contre les jésuites. Les tentatives de l'Église pour abolir le monopole universitaire sur l'éducation en est le motif direct. Acclamés par une salle comble, les deux amis remanient leurs cours pour en faire un pamphlet qui ne comptera pas moins de quatre rééditions en un an.³⁶ Deux ans plus tard, Michelet enflamme à nouveau les esprits en publiant le pamphlet *Du prêtre, de la femme, de la famille* dans lequel il accuse les confesseurs d'abuser de la faiblesse morale des femmes lésées dans leur éducation et de miner la vie familiale.³⁷ Parallèlement, Mickiewicz exhorte dans ses cours à la solidarité avec les peuples opprimés et prêche un évangile nouveau, alternative à l'étroitesse morale et politique de l'Église. Son mysticisme est perçu par les autorités comme une menace aussi grave que les attaques plus ouvertes de Michelet et de Quinet. Dès lors les autorités ne cachent plus leur nervosité quant aux cours professés par les trois orateurs, qui déchaînent l'enthousiasme des jeunes, mais attirent aussi bon nombre de provocateurs prêts à semer la panique et de journalistes se régaland du spectacle. Le ministre de l'Instruction publique, voulant éviter l'escalade, ordonne en 1844 la démission de Mickiewicz. L'année après, c'est au tour de Quinet.

Michelet développe ses idées sur un renouveau social en parallèle avec une reconsidération de sa philosophie de l'histoire. Parvenu dans son *Histoire de France* à la fin du moyen âge, il va utiliser son cours de l'année 1840 pour mettre au point les matériaux sur la Renaissance. Grâce à ses expériences personnelles et politiques, l'historien va donner un sens tout à fait nouveau à ce concept de « renaissance ». Certes, c'est une dénomination datant de l'époque même. Mais tandis qu'on parlait communément d'une « renaissance de l'art » ou d'une « renaissance du latin classique », Michelet va élargir ce concept pour en faire une appellation de la période dans son entièreté, le transformant en pivot de sa philosophie de l'histoire. Car la Renaissance du XVI^e siècle aurait été, selon Michelet, l'aube de la liberté européenne dont la Révolution française représenterait le grand jour. Selon cette acception de la Renaissance, l'art, la littérature et tout autre phénomène historique sont des symboles d'un mouvement plus grand qu'on ne peut réduire à ces expressions empiriques. D'où le surnom de M. Symbole que Michelet reçoit, en ces années, des étudiants qui assistent à ses cours. C'est aussi à travers ses réflexions sur la Renaissance que Michelet repense la figure de Jeanne d'Arc, dont les vicissitudes le fascinent depuis toujours mais qui maintenant devient pour lui non plus la jeune vierge androgyne, mais la matrice de la nation française porteuse de la liberté humaine.³⁸

36 Jules MICHELET et Edgar QUINET, *Des Jésuites*, Paris, Hachette, 1843.

37 Jules MICHELET, *Du prêtre, de la femme, de la famille*, Paris, Hachette, 1845.

38 Paul VIALLANEIX, « Michelet and the Legend of Joan », traduit par Suzanne GUERLAC, *Clio. An Interdisciplinary Journal of Literature, History, and the Philosophy of History*, 6, n° 2, 1977, p. 193-203.

Pourtant, rattrapé par les événements, Michelet n'achève pas le récit sur la Renaissance, qu'il ne le publiera qu'en 1855. En revanche, il interrompt la chronologie de son travail pour amorcer d'abord la période révolutionnaire. De 1847 à 1853 paraissent alors les sept tomes de son *Histoire de la Révolution française*.³⁹ Il a voulu y peindre la Révolution comme l'acte d'un peuple entier, dont les chefs révolutionnaires ne sont que des émanations. D'où son attention pour les journées révolutionnaires et les manifestations de masse, en particulier les fêtes révolutionnaires dont la Fête de la Fédération de 14 juillet 1790 est selon lui la plus importante. Cela le fait l'inventeur de la fête révolutionnaire comme sujet historique. C'est par la fête, pose-t-il, que le peuple devient un, prend corps et se découvre comme une nation, c'est-à-dire une unité porteuse de souveraineté. En revanche, Michelet ne voit en le gouvernement des comités que l'accapuration de la Révolution par des individus au détriment du peuple, car « [l]e peuple, en 93, est rentré chez lui ».⁴⁰ Et c'est pour cette raison que la grande Révolution, pas fondamental vers l'affranchissement de l'humanité, finit en fin de compte dans une impasse, rendant nécessaire une régénération du mouvement révolutionnaire. Cette nouvelle révolution, Michelet la prépare par ses cours, par son œuvre et spécialement par le petit livre qu'il sort juste avant de commencer l'*Histoire de la Révolution française : Le peuple*.⁴¹ Il y fait le diagnostic des problèmes de la société française de son temps et de leurs causes sociologiques et historiques. La solution qu'il esquisse consiste en « l'affranchissement du peuple par l'amour », ainsi qu'il le formule dans les titres des chapitres, c'est-à-dire d'abord pour le peuple, aliéné par le machinisme moderne, renouer avec la nature et l'instinct populaire, et ensuite retourner aux attaches familiales et patriotes. C'est le même message qu'il défend à la chaire du Collège de France.

En décembre 1847, Michelet commence son cours de la saison 1848, malgré la menace de suppression de sa chaire. Le sujet en est les clivages de la société qui empêchent le renouveau et la vocation de l'étudiant à y remédier. Selon Michelet, c'est l'étudiant mieux éduqué, pas encore embourgeoisé et vivant parmi les ouvriers et les pauvres de la ville, qui peut surmonter le clivage social et commencer une société nouvelle. Au bout de trois cours, les autorités interviennent. Paradoxalement, Michelet ne pouvant pas continuer son cours devant son auditoire, gagne un public encore plus large en imprimant en fascicules hebdomadaires le texte du cours entier, y compris les leçons interdites.⁴² Au cours du même hiver, des banquets d'opposition se multiplient. Quand les

39 Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, 7 vols., Paris, Chamerot, 1847-1853.

40 J. MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, II G. WALTER (éd.), ..., *op. cit.*, p. 8.

41 Jules MICHELET, *Le peuple*, Paris, Comptoir des imprimeurs unis ; Hachette ; Paulin, 1846.

42 Jules MICHELET, *Cours professé au Collège de France par J. Michelet, 1847-1848*, Paris, Chamerot, 1847-1848.

autorités les frappent d'interdiction aussi, elles déclenchent involontairement des manifestations de masse qui occasionnent la chute du régime. Le 24 février 1848, la république est proclamée. Le nom de Michelet apparaît sur une liste de membres du gouvernement provisoire, mais il arrive en fin de compte trop tard à l'Hôtel de Ville pour être élu — peut-être consciemment car il ne se sent pas destiné à la politique active. Réhabilité, comme ses deux frères d'armes, il poursuit sa mission au Collège de France.

Exil intérieur sous l'Empire

On le sait, l'enthousiasme révolutionnaire n'a été que de courte durée : les premières élections au suffrage universel en avril — nouvel acquis démocratique — révèlent les discordes dans le mouvement républicain. Très vite, les dirigeants naguère entrés en fonction reculent devant les exigences des ouvriers parisiens. En juin, les quartiers populaires de la capitale, nettement plus « avancés » que le reste du pays, s'enflamment. Jugulée par une armée sous commandement républicain et assistée par la garde nationale, l'insurrection porte gravement préjudice au nouveau régime. Comme toujours en temps de chaos, le pays réclame un chef fort et solide. De cette mêlée, c'est Louis-Napoléon Bonaparte qui sort gagnant, élu président en décembre 1848. Trois ans plus tard, il dissout l'assemblée et fait arrêter de nombreux républicains dans le coup d'État du 2 décembre 1851. Exactement un an plus tard, l'expérience républicaine prend formellement fin ; à ce moment-là, ceux qui l'ont conduite sont déjà tous dispersés, mis en prison ou forcés à l'exil. De son côté, Michelet avait, dès les premières insurrections populaires du printemps 1848, pressenti l'échec, il avait compris que l'unité nationale et la solidarité essentielles à l'instauration d'une république véritable faisaient encore défaut. Sa déception n'en était pas moindre. Comme il n'exerçait aucune charge officielle sous la république, il n'était pas contraint de s'exiler à l'étranger. Mais il est destitué de toutes ses fonctions suite à son refus de prêter serment au nouveau régime impérial, et ceci le prive de ses revenus et de son fidèle public. Une période d'exil intérieur commence alors et le pousse à désertier la capitale. Ces années de retrait s'accompagnent de grands changements tant dans sa vie personnelle que dans son œuvre écrite.

C'est vers la fin de 1848 qu'une jeune femme frappe à sa porte. Elle s'appelait Athénaïs Mialaret, avait vingt-deux ans, et avait grandi à Montauban ; mais, avide de découvrir le monde, elle avait été engagée comme gouvernante par la famille de Cantacuzène en Autriche. Elle avait lu *Du Prêtre* et, comme tant de femmes, émue par ce livre elle avait écrit à l'auteur pour lui demander conseil sur sa vie. Il avait d'abord répondu courtoisement, puis le ton était devenu plus intime. Un échange de lettres s'ensuit et le 8 novembre 1848 elle se retrouve

devant sa porte. Le 12 mars 1849, ils se marient ; il a la cinquantaine et elle est de deux ans la cadette de sa propre belle-fille Adèle. Les maux de tête fréquents de Jules et la frigidité d'Athénaïs ne rendent le couple que plus fusionnel : il est obsédé par son jeune corps fragile, elle, de son côté, par son génie imaginaire et instinctif. Après l'instauration de l'Empire, les jeunes mariés se retirent à Nantes, puis en Italie. La vie y était plus tranquille, moins chère aussi, et l'on s'y sent un peu moins surveillé par les autorités. Mais cet éloignement physique est aussi le signe d'une distanciation mentale de Michelet avec ses enfants et le monde intellectuel parisien. Avec sa famille, cette distanciation devient au fur et à mesure une véritable rupture, notamment après la mort de sa fille Adèle en 1855. Surtout les premières années de mariage, le couple s'isole, s'identifiant totalement l'un à l'autre et travaillant ensemble à une œuvre qui sera publiée entièrement sous le nom de Michelet ; Athénaïs en revendiquera une partie après sa mort.

Ils ne peuvent désormais vivre que de leur plume, mais l'accès aux sources que Michelet avait eu, en tant qu'archiviste, est restreint et continuer son *Histoire* selon ses procédés habituels devient chose compliquée. Deux questions se posent alors à lui : maintenant que tous les espoirs qu'il avait eus avant 1848 se sont évaporés, que peut-il dire ? et comment peut-il écrire quoi que ce soit au moment où la censure frappe particulièrement les complices de la république ? Il décide de poursuivre la rédaction de l'*Histoire de la Révolution française* en ayant recours aux archives de Nantes et la termine en 1853 avec l'épisode de la chute de Robespierre et le début de la période thermidorienne. C'est donc par ces événements que se tarit, selon Michelet, la grande Révolution qui va bientôt dégénérer en Empire, tout comme une fois de plus celle de 1848. Ayant le sentiment de se trouver dans une impasse, l'historien ferme la parenthèse ouverte dix ans plus tôt et reprend le fil chronologique où il l'a laissé. En 1855 paraît son volume sur la Renaissance. Une dizaine de volumes plus tard, il parvient enfin, en 1867, au règne de Louis XVI. Nourri par son aversion, voire son dégoût physique pour les rois absolutistes, Michelet donne dans son récit un éclat particulier aux manies et aux physiologies des personnages, à la matérialité parfois la plus basse de l'histoire. Hippolyte Taine en dénoncera la méthode dans ses comptes rendus critiques de la *Renaissance* et de la *Réforme* ; émerveillé, il comparera ces tomes à une œuvre d'Eugène Delacroix ou de Gustave Doré, pourtant il leur enlèvera précisément par là le droit à la qualification de « science ».⁴³

Cependant, l'*Histoire de France* ne permet pas à Michelet de gagner sa vie ; ce projet monumental ne deviendra jamais un succès de librairie, car il s'adresse

43 Hippolyte TAINE, « Renaissance », *Revue de l'Instruction publique*, 22 février 1855 ; Hippolyte TAINE, « Réforme », *Revue de l'Instruction publique*, 19 juillet 1855, repris tous les deux dans : Jules MICHELET, *Œuvres complètes*, 7. *Histoire de France au seizième siècle. Renaissance. Réforme*, Paul VIALLANEIX et Robert CASANOVA (éd.) Paris, Flammarion, 1978, p. 643-647 et 679-685.

plus à un public éduqué donc restreint qu'à un public populaire.⁴⁴ En revanche, ce sont deux autres séries de publications qui font de Michelet un écrivain populaire dont on s'arrache toute nouvelle publication : une série d'ouvrages d'histoire naturelle d'abord, quelques traités moralistes et politiques ensuite. C'est sa jeune femme qui lui inspire ses écrits sur l'histoire naturelle. Elle avait collecté une masse énorme de données sur les oiseaux, les insectes, la vie marine et montagnarde et les époux, en étroite collaboration, en tirent quatre livres publiés entre 1856 et 1868.⁴⁵ La question est de savoir un historien éminent, qui se distingue par l'ambition de son historiographie, par l'ampleur de ses recherches documentaires et par le lyrisme de son style, se convertirait en auteur d'une histoire naturelle, qui, avant même de paraître, serait déjà dépassée par les grands courants récents des sciences naturelles. Il convient d'abord de nuancer ce jugement à propos du niveau scientifique de ces publications. Ces ouvrages naturalistes ne sont certes pas à la hauteur des normes de la science naturelle de la deuxième moitié du XIX^e siècle, mais Athénaïs et Jules Michelet s'étaient amplement inspirés des recherches récentes. Ensuite, ces ouvrages peuvent être compris, à l'instar de sa géographie insérée dans son *Histoire de France*, comme l'expression de l'ambition de Michelet d'intégrer les sciences à une science unifiée.⁴⁶ De plus, ces écrits sont porteurs d'un message politique déguisé : le récit de la vie des « peuples » d'insectes figure l'analyse sociologique et historique de sa société elle-même et appelle à la réforme de celle-ci.⁴⁷

Plus ouvertement, Michelet exprime les mêmes idées dans ses ouvrages traitant de politique et de morale. Lorsqu'en France le projet républicain fait naufrage, il se tourne d'abord vers des mouvements démocratiques à l'étranger. Le catéchisme républicain, aussi universaliste que patriote, prévoyait en effet qu'une révolution républicaine en France déclencherait des mouvements d'émancipation nationale et démocrate partout en Europe, de sorte qu'on obtiendrait de la Pologne à la péninsule ibérique en passant par l'Italie et la Roumanie une succession de nations libres et démocrates.⁴⁸ C'est ce à quoi Michelet

44 David BELLOS, « Edition de l'histoire / histoire de l'édition. Le cas Michelet », *Romantisme*, 15, n° 47, 1985, p. 78.

45 Jules MICHELET, *L'oiseau*, Paris, Hachette, 1856 ; *Ibid.*, *L'insecte*, Paris, Hachette, 1858, tous les deux repris dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 17, 1855-1857, Paul VIALLANEIX et Edward KAPLAN (éd.) Paris, Flammarion, 1986. Jules MICHELET, *La mer*, Paris, Hachette, 1861 ; *Ibid.*, *La montagne*, Paris et Bruxelles, Librairie internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1868, repris dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 20, Paul VIALLANEIX et al. (éd.) Paris, Flammarion, 1987.

46 Edward K. KAPLAN, *Michelet's Poetic Vision. A Romantic Philosophy of Nature, Man and Woman*, Amherst, University of Massachusetts press, 1977 ; P. PETTIER, *La géographie de Michelet...*, *op. cit.*, p. 265.

47 Lionel GOSSMAN, « Michelet and Natural History. The Alibi of Nature. », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 145-3, 2001, p. 283-333.

48 P. DARRIULAT, *Les patriotes...*, *op. cit.*, p. 38-51.

veut contribuer dans ses *Légendes démocratiques du Nord*, qu'il envisage comme une série d'écrits populaires sur les héros des mouvements d'émancipation des pays de l'Europe du nord et de l'est. Or, le fait qu'il n'a finalement fait paraître que deux « légendes » est un signe que Michelet commençait, peu après 1852, à douter de l'efficacité de l'idée romantique d'une révolution européenne, à l'instar de nombreux républicains français avaient dû constater que l'année révolutionnaire 1848 n'avait pas eu les résultats espérés. Cela n'empêche que les deux livres, *Pologne et Russie. Légende de Kosciusko*, récit du héros de l'insurrection polonaise contre la domination russe et prussienne en 1794 traduit immédiatement en polonais, et *Principautés danubiennes. Madame Rosetti. 1848*, sur la femme du révolutionnaire roumain Constantin Rosetti qui avait assisté aux cours de Michelet, ont eu un retentissement remarquable en la Pologne et en Roumanie. Michelet est ainsi considéré comme un grand inspirateur des mouvements nationaux dans ces deux pays.⁴⁹ Ces ouvrages expliquent la présence de délégations polonaise et roumaine à chaque commémoration posthume de Michelet et la contribution de l'état roumain au monument funèbre de Michelet. Or, comme cette étude ne se borne qu'aux répercussions des travaux de Michelet en France, je ne ferai allusion aux péripéties polonaises et roumaines de son héritage qu'incidemment.

Pour ce qui est de la France, la débâcle de la Deuxième République avait fait prendre conscience à Michelet qu'une bonne partie de la population n'était pas encore prête pour le régime républicain, qu'il fallait d'abord créer des républicains pour qu'un nouveau régime ait une chance de survie. Et pour lui, ce n'est pas par l'électorat lui-même – la population masculine – que l'éducation républicaine doit commencer, mais par la femme – mère et éducatrice de la génération future. À la régénération de la vie publique doit précéder, selon Michelet, celle de la vie privée, la « rénovation des mœurs, l'épuration de l'amour et de la famille ».⁵⁰ Il publie alors *L'amour* et *La femme*, livres qui font immédiatement scandale et continuent sur la lancée de son traité sur l'influence néfaste du

49 Jules MICHELET, *Pologne et Russie. Légende de Kosciusko*, Paris, Librairie nouvelle, 1852 ; *Ibid.*, *Principautés danubiennes. Madame Rosetti, 1848*, Paris, Bry, 1853. Ces deux « légendes » sont dorénavant publiées ensemble comme : Jules MICHELET, *Légendes démocratiques du Nord*, Paris, Garnier frères, 1854, repris dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes, 16, 1851-1854*, Paul VIALLANEIX (éd.), Paris, Flammarion, 1980. Sur Michelet et l'émancipation de la Pologne et de la Roumanie : Michel CADOT, « Les amitiés polonaises, russes et roumaines de Michelet », in Simone BERNARD-GRIFFITHS et Christian CROISILLE (éd.), *Michelet entre naissance et renaissance (1798-1998). Actes du colloque du bicentenaire tenu au château de Vascoeuil – Musée Michelet en septembre 1998*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. « Cahiers romantiques », n° 6, 2001, p. 131-150 ; Angela JIANU, *A Circle of Friends. Romanian Revolutionaries and Political Exile, 1840-1859*, Leyde, Brill, coll. « Balkan Studies Library », n° 3, 2011.

50 Jules MICHELET, « L'amour », in *Ibid.*, *Œuvres complètes, 20...*, op. cit., p. 51.

prêtre sur la femme.⁵¹ *Nos fils* couronne ces réflexions pédagogiques au moment où, à la fin des années 1860, un espoir nouveau souffle dans les rangs des républicains.⁵² À la fois études plus ou moins médico-scientifiques, traités moraux et guides pratiques, ces œuvres reposent en effet sur le même réseau d'idées que l'historiographie michelétienne, où l'intime révèle le public et le matériel ou naturel imprègne le spirituel.⁵³ Cette unité de pensée s'exprime particulièrement dans *La sorcière*, œuvre hétéroclite de 1862 dans laquelle Michelet mêle une histoire religieuse hérétique, reprise littéralement de l'*Histoire de France*, à des réflexions sur la nature et la femme.⁵⁴ Face à l'obscurantisme clérical, le pouvoir de l'intolérance et de l'oppression, Michelet y dresse l'histoire cachée du subversif que les Lumières dévoilent et font triompher. Le livre saisi par la censure impériale est envoyé au pilon.⁵⁵ On devra attendre le milieu du XX^e siècle pour qu'il devienne le livre le plus lu de Michelet. Si l'on considère l'incompréhension que Michelet rencontra quant à ce livre et sa *Bible de l'humanité* qui le suivit, ses tentatives à créer une religion nouvelle et à régénérer les esprits semblent bien maladroites.⁵⁶ Au cours de ces mêmes années, néanmoins, le républicanisme va se consolider et devenir une option politique réelle.

Préparer l'avenir

Malgré son absence fréquente de la capitale, Michelet élabore ses idées sur la société de l'avenir et l'éducation du peuple en dialogue ininterrompu avec ses anciens camarades de quarante-huit. Tous ceux que le coup d'État du 2 décembre avait laissé dans le désarroi éprouvaient le besoin de repenser le républicanisme. Les républicains n'avaient pas seulement perdu le pari, mais le pire

51 Jules MICHELET, *L'amour*, Paris, Hachette, 1858 ; *Ibid.*, *La femme*, Paris, Hachette, 1860, repris ensemble dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 18, 1858-1860, Paul VIALLANEIX, Arimadavane GOVINDANE et Thérèse MOREAU (éd.) Paris, Flammarion, 1985.

52 Jules MICHELET, *Nos fils*, Paris et Bruxelles, Librairie internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1869 repris dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 20..., *op. cit.*

53 Roland BARTHES, *Michelet par lui-même*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1954 ; E. KAPLAN, *Michelet's Poetic Vision* ..., *op. cit.*

54 Jules MICHELET, *La sorcière*, Paris, Hachette, 1862. La meilleure édition critique de cette œuvre longtemps considérée comme illisible est : Jules MICHELET, *Jules Michelet, La Sorcière. Nouvelle édition critique avec introduction, variantes et examen du manuscrit*, Wouter KUSTERS (éd.), thèse, Université catholique de Nimègue, Nimègue, 1989. Voir aussi : Paule PETITIER (éd.), *La Sorcière de Jules Michelet. L'envers de l'histoire*, Paris, H. Champion, coll. « Romantisme et modernités », n° 82, 2004.

55 Une deuxième édition la même année par A. Lacroix à Bruxelles entre bel et bien en circulation : Jules MICHELET, *La sorcière*, Bruxelles, Librairie internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1862.

56 Jules MICHELET, *Bible de l'humanité*, Paris, F. Chamerot, 1864.

était que Napoléon III avait pu s'emparer du pouvoir grâce à un vote démocratique et s'appuyer ouvertement sur la souveraineté de la nation et le consentement du peuple pour se légitimer. Impossible donc de le rejeter comme simple tyran, malgré la violence commise en son nom contre ses adversaires. C'est ainsi que les républicains prennent conscience qu'un demi-siècle après la grande Révolution, il n'est plus question de lutte entre l'ancien régime et le monde moderne, mais entre des conceptions différentes de la modernité politique et la souveraineté nationale qu'elle implique. Après cette épreuve douloureuse, tous les républicains, qu'ils soient restés en France ou aient trouvé refuge ailleurs, passeront les années à venir sous le signe d'une refonte idéologique. Inversement, si la troisième tentative d'instaurer un régime républicain a réussi, c'est grâce au fait que vingt-deux ans de réflexion ont permis de réaliser un programme non pas uniforme, mais suffisamment élaboré pour que les républicains se montrent à la hauteur de leurs responsabilités gouvernementales.⁵⁷

Grosso modo, on distingue, dans les années 1850 et 1860, deux courants de républicanisme à considérer comme des idéal-types rarement présents à l'état pur : la plupart des républicains des deux camps empruntent de temps en temps les idées de l'autre quand la situation l'exige.⁵⁸ Premièrement, il y a l'idéalisme des quarante-huitards remanié par la suite, selon lequel les institutions républicaines ne se suffisent pas à elles seules car elles ne sont au fond que la traduction pratique d'une éthique. La république, pour ces idéalistes – dans le sens courant et philosophique du mot – est l'état moral où seront réalisées les idéaux de la Révolution française, liberté, égalité et fraternité. Deuxièmement, une nouvelle génération commence à se manifester : élèves d'Auguste Comte, ces jeunes préconisent à la fois un positivisme et une attitude pragmatique. Pour eux, la première question est la réalisation d'institutions qui mettent en pratique la souveraineté nationale. Dans les années 1860, la libéralisation de l'Empire et sa capacité à générer l'adhésion populaire prouvaient pour certains d'eux qu'à terme la république pourrait mieux se réaliser dans le cadre impérial que par une nouvelle révolution. C'est pourquoi ils n'hésitent pas à se porter candidat aux élections parlementaires de l'Empire, soulevant la réprobation générale de leurs aînés. Ces deux courants sont à corréler approximativement avec les deux courants majeurs du républicanisme après 1870, le radicalisme et l'opportunisme, mais l'exemple de jeunes positivistes se révélant des radicaux

57 Sudhir HAZAREESINGH, *From Subject to Citizen. The Second Empire and the Emergence of Modern French Democracy*, Princeton, Princeton University Press, 1998 ; *Ibid.*, *Intellectual Founders of the Republic. Five Studies in Nineteenth-Century French Republican Political Thought*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; Philip G. NORD, *The Republican Moment. Struggles for Democracy in Nineteenth-Century France*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1995.

58 P. DARRIULAT, *Les patriotes...., op. cit.*, p. 215-275.

comme Georges Clemenceau ou Camille Pelletan démontre que ce recouvrement n'est que partiel.

Ce que les idéalistes et les positivistes partagent, quoique pour des raisons légèrement différentes, c'est le grand intérêt que tous attachent à l'enseignement et à la culture politique de feuilles semi-légales, de manifestations et banquets clandestins. Jouant au jeu du chat et de la souris avec les autorités de l'Empire qui interdisaient associations et réunions politiques, ils saisissent l'occasion d'enterrements civils de personnalités républicaines pour se rassembler, continuant ainsi une tradition née dans les milieux libéraux sous la Restauration.⁵⁹ Durant les dernières années du régime impérial, ces enterrements tournent souvent en bagarres, notamment à Paris où la jeunesse du Quartier latin profite de l'occasion pour contester la surveillance par la police et par la direction des écoles. Cette culture politique d'opposition commune permet aux républicains de mettre rapidement en place, malgré leurs divergences, des structures de gestion et de communication alors que l'Empire, en pleine guerre contre la Prusse, plonge dans l'affolement. Pourtant, la Commune de Paris va bientôt révéler la profondeur de ces divergences.

Michelet est, intellectuellement et par ses expériences des années 1840, proche du courant idéaliste, mais cela ne l'empêche pas d'appuyer par une lettre publiée dans *Le Siècle* et *Le Temps* la candidature aux élections de 1869 de Jules Ferry, modèle de la génération positiviste et pragmatique.⁶⁰ Beaucoup de ses anciens compagnons d'armes d'ailleurs lui en veulent, et spécialement Edgar Quinet qui était l'un de ceux qui refusaient de rentrer en France même après l'amnistie promulguée par l'Empire. Mais à cette date son amitié avec Quinet s'était refroidie déjà. La cause en était un différend sur l'interprétation de l'histoire de la Révolution française, la question sur laquelle presque tous les débats idéologiques du XIX^e siècle s'articulent. En 1865 une polémique s'engage dans la presse d'opposition à l'occasion de la parution de *La Révolution* de Quinet.⁶¹ Quinet y dénonce le jacobinisme comme un absolutisme déguisé devant mener fatalement à la Terreur et au rétablissement du cléricalisme. Il est vivement attaqué par Alphonse Peyrat, anticlérical et sympathisant du socialisme, puis défendu par Jules Ferry. Puis, l'historien socialiste Louis Blanc se mêle au débat depuis son exil de Londres, ripostant que critiquer la période

59 Avner BEN-AMOS, *Funerals, Politics, and Memory in Modern France*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 96-99 ; Emmanuel FUREIX, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique, 1814-1840*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Époques », 2009, p. 323-402.

60 Jules MICHELET, « Lettre de Michelet à M. J. Ferry », *Le Siècle*, 10 juin 1869 ; *Le Temps*, 10 juin 1869, repris dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes, 20...*, op. cit., p. 760.

61 François FURET, *La gauche et la Révolution française au milieu du XIX^e siècle. Edgar Quinet et la question du Jacobinisme (1865-1870)*, textes présentés par Marina VALENSISE, Paris, Hachette, 1986 porte sur cette polémique et republie les textes les plus importants.

terroriste de la Révolution — épisode certes déplorable mais nécessaire — fait le jeu des contre-révolutionnaires. Lui-même avait publié dans les années 1850 une *Histoire de la Révolution française* en quinze tomes dans laquelle il défendait 1793 comme la véritable révolution populaire, tandis que 1789 n'avait été qu'une révolution bourgeoise.⁶² Ce que tous les intervenants reprochent, en plus des arguments de poids avancés, c'est de fragiliser le mouvement républicain en rompant son unité. Ainsi Michelet, dans les nouvelles préfaces écrites pour la réédition de son *Histoire de la Révolution française*, tente de clore le débat en imposant son point de vue avec autorité. « J'ai été vif dans ma courte réponse », écrit-il : « C'est qu'il s'agit bien moins de moi que de la Révolution elle-même, tellement rétrécie, mutilée, décapitée, en tous ses partis différents, moins l'unique parti Jacobin. La réduire à ce point, c'est en faire un tronçon sanglant, terrible épouvantail, pour la joie de nos ennemis. [...] Je n'aime pas à rompre l'unité de la grande Église ».⁶³

Ces mots, qui, en apparence, pose Michelet au dessus des partis, dissimulent le fait qu'il se sentait lui-même vivement attaqué et par Blanc et par Quinet. Dans le cas de Blanc, l'affrontement est évident : sa dévotion pour 1793 l'oppose à Michelet qui, lui, a une aversion pour Robespierre. Dans sa préface de 1868 et dans un texte intitulé « Le tyran », Michelet rend explicite ce différend sous-jacent dans toute l'œuvre de Blanc.⁶⁴ Le cas de Quinet est plus équivoque et d'autant plus douloureux pour Michelet. D'abord, Quinet ne cite guère son ancien compagnon dans sa *Révolution*, bien qu'il lui emprunte toutes sortes de données factuelles et documentaires. Mais derrière ce silence, Michelet devine un désaccord fondamental. Comme l'a analysé avec tant de perspicacité François Furet, 1793 n'est pas pour Michelet comme pour Quinet un anachronisme absolutiste, mais une dérive de la Révolution elle-même. La logique de son argumentaire force Quinet à considérer la monopolisation jacobine de la Révolution comme un anéantissement. Par conséquent, il n'a pas de réponse quant au patriotisme révolutionnaire qui motive les guerres contre les monarchies européennes. En revanche l'interprétation de Michelet lui permet de sauver l'intégrité révolutionnaire et le patriotisme auquel elle donne naissance, tout en condamnant les robespierristes comme une faction nuisible.

Cette polémique montre que, sous l'Empire, la presse de l'opposition offre, malgré les restrictions, la voie privilégiée pour communiquer au public des idées républicaines. Mais avant d'être publiées, ces idées mûrissent dans des

62 Louis BLANC, *Histoire de la Révolution française*, 12 vols., Paris, Langlois et Leclercq, 1847-1862.

63 Jules MICHELET, « Préface de 1868 » ..., *op. cit.*, p. 20.

64 *Ibid.* ; Jules MICHELET, « Le tyran », in J. MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, II, G. WALTER (éd.), ..., *op. cit.*, p. 1004-1022. Michelet publie la préface d'abord dans *Le Temps* du 10 octobre 1868, pourvue d'une réaction de Blanc.

salons privés ; là, l'avant-garde artistique et littéraire se divertit en compagnie d'opposants politiques de tous bords, qui, même s'ils ne trouvent pas de terrain d'entente politique, partagent une répugnance commune pour l'Empire et son art pompier. C'est le cas du cercle, que Michelet honore régulièrement de sa présence, d'Eugène Pelletan, publiciste républicain saint-simoniste et futur député modéré, bien moins à gauche que son fils Camille.⁶⁵ Quand ils sont à Paris, les Michelet eux-mêmes ne sont pas en reste quant à l'organisation de soirées et de salons. Athénaïs Michelet prend un grand plaisir à imaginer des soirées originales, à y inviter le monde artistique, littéraire et journalistique et à animer les discussions. Le *Journal des Goncourt* raconte par exemple un bal chez les Michelet, « où les femmes sont déguisées en nations opprimées, Pologne, Hongrie, Venise, etc., etc. On dirait voir danser les futures révolutions de l'Europe ».⁶⁶ Les deux frères, d'ailleurs tout sauf républicains, sont depuis 1863 des habitués des Michelet, leur rendant visite pour parler d'art et de littérature. D'autres, viennent pour parler politique, tels Auguste Vacquerie, journaliste des journaux dirigés par Hugo, Paul Meurice, romancier et agent littéraire, et Paul Challemeil-Lacour, futur président du Sénat.

Cependant, Michelet n'ouvre pas seulement ses portes à des écrivains novateurs et des critiques de l'Empire. Quand il est sollicité par des jeunes des écoles, il n'hésite pas à reprendre son ancien rôle de professeur et d'éducateur. Ainsi, sa maison s'ouvre volontiers à celui qui sera le grand patron des historiens, Gabriel Monod, alors élève de l'École normale supérieure, et qui deviendra plus tard le principal gardien de la mémoire de Michelet quand sa veuve lui confiera la gestion de ses archives. Ce jeune homme précoce s'adresse en 1862 au vieil historien pour lui demander conseil à propos sa carrière.⁶⁷ Michelet l'accueille avec beaucoup de sympathie, l'invitant régulièrement dans son salon où un monde s'ouvre au normalien et où il trouve la confirmation de ses idées politiques déjà vaguement républicaines. Leur amitié s'affirme quand Monod s'installe en 1868 dans le même immeuble que Michelet, au 76 de la rue d'Assas. Or Monod n'était pas du tout le seul à considérer le vieux quarante-huitard comme un maître à penser pour la jeunesse. Au Collège de France, pendant les années 1860, des étudiants réclament toujours son retour, scandant au début des cours

65 Sur Eugène Pelletan : S. HAZAREESINGH, *Intellectual Founders of the Republic...*, op. cit., 167-225.

66 Edmond DE GONCOURT et Jules DE GONCOURT, *Journal. Mémoires de la vie littéraire, 1, 1851-1865*, Robert RICATTE (éd.), Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989, p. 1056, entrée du 3 mars 1864.

67 « Gabriel Monod à Jules Michelet, Paris, 1 février 1862 », in : Gabriel MONOD, *Madame Edmond de Pressensé. Souvenirs et lettres inédites*, Paris, Fischbacher, 1904, p. 51, citée dans : Jacques LE RIDER, *Malwida von Meysenbug, 1816-1903. Une Européenne du XIX^e siècle*, Paris, Bartillat, 2005, p. 302.

d'Ernest Renan pendant trois quarts d'heure son nom.⁶⁸ Juste avant le naufrage du Second Empire, Michelet accède à la demande de l'ancien auditeur de ses cours Jules Vallès de venir au secours de ses compagnons Blanquistes.⁶⁹ Ceci signifie que le fait qu'il ait soutenu le modéré Ferry l'année auparavant n'implique pas qu'il refuse désormais son soutien aux militants plus radicaux. Entre les différentes conceptions du républicanisme ou même du socialisme à la fin du Second Empire, le choix de Michelet n'est pas univoque.

Les dernières années

En 1870 enfin, la république, à laquelle tant de personnes aspiraient, naît, mais de la défaite. Cette république ne ressemble guère à ce que Michelet avait pensé préparer : le pays est ravagé par la guerre, l'Alsace et la Lorraine sont perdues à l'ennemi, le mouvement républicain est déchiré par l'affrontement sanglant entre la Commune et le gouvernement. Le début catastrophique des années 1870 laisse le vieux historien dans une confusion dont il ne se remettra plus. Avec *la France devant l'Europe* il avait protesté contre la guerre et revendiqué pour la France vaincue la victoire morale.⁷⁰ La Commune l'avait terrifié. Il la vit depuis l'Italie, puisqu'il avait quitté la capitale en septembre 1870 pour fuir la violence et chercher quelque soulagement à ses soucis de santé. Ses interventions publiques se limitent désormais à une lettre ouverte au *Radical* pour appuyer la campagne de ce journal d'extrême-gauche qui plaide l'amnistie des Blanquistes.⁷¹ Contrairement à son ancien compagnon Edgar Quinet, il ne participe pas au gouvernement du 4 septembre, déjà trop malade pour se porter candidat. De même, ses tentatives de réintégrer, à l'instar de Quinet, sa chaire au Collège de France échouent. Enfin, il décide de continuer son *Histoire de la Révolution française* par une *Histoire du XIX^e siècle*, bilan du siècle qu'il a lui-même

68 Témoignage par : Hippolyte Taine, *Sa vie et sa correspondance. II. Le critique et le philosophe, 1853-1870*, Paris, Hachette, 1904, p. 277, cité dans : A. MITZMAN, *Michelet historian...*, *op. cit.*, p. 322.

69 Jules VALLÈS, « L'insurgé », in *Ibid.*, *Œuvres II, 1871-1885*, Roger BELLET (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 362, 1989, p. 978-979 ; Jules MICHELET, « Au nom de Paris. Aux chefs de la défense ! », *Le Temps*, 2 septembre 1870. J. MICHELET, *Œuvres complètes, 20...*, *op. cit.*, p. 747-776 reprend les interventions dans la presse de Michelet de 1868 à 1870.

70 Jules MICHELET, *La France devant l'Europe*, Florence, Lyon, Vienne, Successeurs Le Monnier, 1871, repris dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes, 20...*, *op. cit.*

71 « Document 154 : Appel aux peuples allemand et français », in Jules MICHELET, *Correspondance générale. Tome XI, 1866-1870*, Louis LE GUILLOU (éd.), Paris, H. Champion, 2000, p. 790-794 ; « II.282, Lettre d'Eugène Oswald à Jules Michelet », in *Ibid.*, p. 803-804 ; « II.751ter, Lettre de Jules Michelet à Jules Mottu (pour *Le Radical*), février 1872 », in Jules MICHELET, *Correspondance générale. Tome XII, 1871-1874 et suppléments*, p. 249.

vécu.⁷² Le travail n'aboutira pas et le 9 février 1874, Michelet s'éteint à Hyères dans le Var, là où il avait trouvé refuge les dernières années. En fait, il avait quitté la scène publique bien avant.

Avant 1870, il avait en revanche bien soigné sa réputation. Après l'achèvement de l'*Histoire de France* en 1867, Michelet avait convenu d'une réédition intégrale de cette œuvre et de l'*Histoire de la Révolution française* chez l'éditeur Albert Lacroix. Ainsi, l'unité de ces deux grandes œuvres, portant sur une période de plus de trente ans, peut se confirmer. Pour ces rééditions, Michelet écrit des nouvelles préfaces pour jeter un nouvel éclairage sur les buts et les méthodes de ces écrits et répondre à ses critiques. En même temps il construit dans ces textes, et ce chapitre biographique s'en inspire amplement, une image de lui-même qu'il espère léguer à la postérité : un historien très original, un irréductible du romantisme dont il est issu, travaillant selon ses propres méthodes à une œuvre monumentale où est ressuscité pour la première fois le passé national dans sa totalité ; mais aussi l'image de l'historien qui, en adoptant une position républicaine fédératrice et en exhumant multiples documents inconnus, aurait formulé l'interprétation canonique de l'événement fondateur de la nation française, la Révolution. C'est ainsi qu'il souhaite se perpétuer. Que sa position volontaire au-dessus des querelles intestines des républicains implique un choix politique, comme on l'a vu plus haut, que sa conception du passé national soit le résultat de réécritures et de révisions en fonction des expériences qu'il a vécues, que ses méthodes alternent en fonction de contraintes pratiques et d'intérêts fluctuants, ne change rien à la démarche rhétorique en soi. Comme on le verra dans les chapitres qui suivent, cette auto-représentation a perduré, inspirant encore la commémoration nationale de Michelet en 1898. C'est cette même représentation qu'Athénaïs Michelet, qui s'était totalement identifiée à lui, prône activement pendant vingt-cinq ans.

Un avant-goût de l'histoire posthume de Michelet peut se retrouver dans le onzième tome, « Memo O », du *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse qui paraît début 1874. L'entrée sur Michelet qu'on y trouve est un des premiers textes qui fait autorité après sa mort. On avait juste eu le temps d'y insérer la date du décès. Le reste du texte a dû être écrit auparavant, compte tenu de sa dernière phrase : « Sa verte vieillesse nous permet d'attendre encore de lui quelques beaux livres, tout au moins l'achèvement de cette *Histoire du XIX^e siècle* qui sera, comme on disait sous l'Empire, le couronnement

72 Michelet n'a en fin de compte pu rédiger que trois tomes, qui font le récit du Directoire et du règne de Napoléon et dont deux parurent après sa mort : Jules MICHELET, *Histoire du XIX^e siècle. I. Directoire. Origine de Bonaparte*, Paris, Germer Baillière, 1872 ; *Ibid.*, *Histoire du XIX^e siècle. II. Jusqu'au 18 Brumaire*, Paris, Michel-Lévy, 1875 ; *Ibid.*, *Histoire du XIX^e siècle. III. Jusqu'à Waterloo*, Paris, Michel-Lévy, 1875, repris ensemble dans : *Ibid.*, *Œuvres complètes, 21, 1872-1874*, Paul VIALLANEIX et Bernard LEULLIOT (éd.), Paris, Flammarion, 1982.

de l'édifice ».⁷³ Le *Grand dictionnaire* est sans doute, avec le *Dictionnaire de la langue française* d'Émile Littré et la *Grande encyclopédie* de Marcelin Berthelot, l'ouvrage de vulgarisation le plus répandu et le plus accrédité de la fin du XIX^e siècle. Ancien instituteur républicain qui œuvre toute sa vie pour apporter les Lumières au peuple, Larousse le conçoit comme une arme de propagande pour la république.⁷⁴ Michelet y est qualifié d'« une des physionomies les plus sympathiques de notre époque », car « [p]lacé au-dessus des partis, qu'il n'a jamais voulu suivre dans la politique active, il n'en est pas moins un des plus vaillants champions de la démocratie ; il a fait plus que de la servir dans l'ordre des faits, il l'a servie dans l'ordre des idées, en développant son histoire et en mettant en relief la légitimité de ses aspirations ».⁷⁵

L'auteur d'ailleurs inconnu de cet article assume donc effectivement l'image que Michelet a voulu laisser de lui-même. Positiviste et pour cela quelque peu mal à l'aise avec l'historiographie divinatoire de Michelet il a d'autre part recours à Taine pour se former un jugement mesuré sur son sujet. Se référant à la distinction entre la méthode de Michelet désormais inadmissible et la représentation historique admirable à laquelle il arrive malgré cette méthode, le *Grand dictionnaire* canonise l'interprétation élaborée par Taine dans ses comptes-rendus des ouvrages de Michelet. La stratégie employée plus tard aussi par Monod pour sauver l'œuvre historique de Michelet dans le cadre d'une historiographie devenue positiviste, s'annonce alors dans cet article. Les chapitres qui suivent montreront comment ces deux jalons non pas inventés mais popularisés par l'entrée du « Larousse », caractériseront jusqu'à la fin du siècle l'usage de l'héritage symbolique de Michelet.

73 « Michelet, Jules », in Pierre LAROUSSE (éd.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle. Tome 11 : Memo – O*, Paris, Larousse, 1874, vol. II, p. 224.

74 Pascal ORY, « Le *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse. Alphabet de la République », in Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. I, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, p. 227-238.

75 « Michelet, Jules », in P. LAROUSSE (éd.), *Grand dictionnaire ...*, op. cit., p. 224.